

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Etienne Gros : *Philippe Quinault, sa vie et son œuvre*, Libr. Honoré Champion. — P.-L. Flers : *Le bon Désaugiers*, Henri Dauthon. — Mémento.

Parmi les gens de lettres dont nous sommes appelé à lire les biographies, nous rencontrons le plus souvent des infortunés gagnant la renommée à travers mille déboires, déconvenues, traverses et misères. Quinault et Désaugiers, le premier surtout, ne connurent point les épreuves réservées d'ordinaire aux hommes de leur profession. Le destin fit d'eux des personnages heureux. La gloire, les honneurs, les écus leur furent prodigués pour la raison surtout qu'ils étaient aimables, savaient plaire et écrivaient des œuvres flattant les goûts de leurs contemporains. Quand ils eurent disparu de ce monde, ils semblaient voués à l'obscurité par le caractère frivole de leurs écrits. Or, ces écrits reflètent si parfaitement l'époque où ils vécurent, contiennent une physionomie si exacte de ses mœurs, que les historiens sont contraints de les tenir en considération. De sorte que Quinault et Désaugiers, tout d'abord oubliés et méprisés, grandissent en crédit et, soutenus par des sympathies posthumes, prennent une place enviable dans notre littérature.

Il n'existait guère jusqu'à l'heure sur **Philippe Quinault** que quelques notes rapides dans des ouvrages spéciaux et une *Vie* restée manuscrite d'un sieur Boscheron, quand M. Etienne Gros entreprit d'examiner sa carrière et son œuvre. Des légendes étaient nées, celle par exemple qui faisait de l'écrivain un citoyen de Felletin, petite ville de la Marche.

M. Etienne Gros s'est livré à un immense labeur de recherches et de contrôle, qui lui a permis de construire, sur des bases solides de documents, une thèse de 800 pages où il étudie, les présentant avec beaucoup d'intelligence et de lucidité, dans un

style toujours aisé, d'une part la formation de son héros et d'autre part les qualités, l'influence, les répercussions sur la littérature et sur la société d'une production lyrique et dramatique abondante.

Philippe Quinault, Parisien, était fils d'un boulanger de la paroisse Saint-Eustache. Pauvre sans doute et peu enclin à continuer le commerce de son père, il entra en qualité de valet dans la maison du poète Tristan L'Hermitte. Cette maison était pleine de livres et murmurante de vers. L'enfant lut les livres, se livra à la distraction d'aligner des rimes et, de la sorte, intéressa son maître à sa destinée. Lesté de quelque latin, il entreprit l'étude du droit et devint avocat au dire de quelques-uns. Mais la poésie l'attirait bien plus que la procédure. Il était agréable de visage et de taille, fort habile déjà à se ménager des protecteurs, peu scrupuleux, avide de fortune. A dix-huit ans, ayant écrit *Les Rivaux*, comédie dont il avait emprunté le thème à Rotrou, il en confia le sort à Tristan et, par l'entremise de celui-ci, débuta avec succès à l'Hôtel de Bourgogne. Successivement ensuite, il fit jouer *la Généreuse ingratitude*, *L'Amant indiscret*, *la Comédie sans Comédie* et, dédiant ses pièces à des princes, s'attira leur sollicitude. Tristan pouvait mourir. Le jeune homme n'avait plus besoin de son aide.

Quinault marche, en effet, dès lors, d'une allure rapide vers la gloire. Il remplace son maître dans son emploi de gentilhomme du duc de Guise. Il produit avec une étonnante fécondité, alimentant les théâtres d'œuvres aimables, auxquelles le public fait un accueil sans cesse chaleureux. En même temps, parcourant les ruelles, y prodiguant les versiculets galants, il gagne l'appui de précieuses influentes qui proclament son génie. Visant quelque établissement à la cour, il caresse d'épîtres louangeuses le duc de Saint-Aignan, Mazarin, Fouquet, toutes les puissances.

A vingt-cinq ans, il a écrit dix pièces qui ont garni son escarcelle de pistoles sonnantes. Il épouse, à ce moment, une veuve, L. Gojon, belle, bonne, riche et qui l'entourera d'une sûre affection. Mazarin, peu enclin d'ordinaire à favoriser les poètes, l'emploie aux divertissements du Louvre. En 1663, Quinault se sent suffisamment prisé du roi pour lui dédier sa tragédie *Agrippa*. De fait, Louis XIV a trouvé en lui son amuseur de

prédilection et dès lors le patronne. Quinault, grassement pensionné, entre à l'Académie et à la Chambre des comptes.

Bientôt Lully, détenteur du privilège de l'Opéra, le choisit entre tous les auteurs, pour écrire ces livrets qui, mis en musique par lui, enchanteront à la fois la ville et la cour. Louis XIV s'intéresse passionnément à ces manifestations théâtrales, attire le librettiste dans son intimité, lit, approuve ou blâme ses travaux, lui fournit des sujets, ne voit plus, sans Quinault et Lully, d'agrément aux fêtes de Versailles. Un instant, Boileau et Racine adversaires résolus de l'Opéra, unis à la Montespan, parviendront à obtenir la disgrâce du poète. Mais Lully, privé de son collaborateur, ne peut plus assurer le plaisir du roi et le roi souffre d'avoir perdu son meilleur thuriféraire. Quinault triomphe des cabales. Jusqu'à l'heure de la résipiscence, de la dévotion, de la maladie qui présage la mort, il jouit d'un prodigieux prestige. Extraordinaire « arriviste », il cultive, avec une rare continuité, le bonheur.

Ses œuvres traversent les frontières. Les théâtres belges, hollandais et allemands les accueillent avec faveur. Puis peu à peu cette faveur s'atténue. Comédies et tragédies tombent dans l'oubli. Le xviii^e siècle s'intéresse encore aux opéras. Voltaire admire l'ingénieux librettiste, chez lequel il découvre maintes qualités d'esprit et de grâce.

En fait, comme le précise M. Etienne Gros, le chef-d'œuvre de Quinault, c'est sa vie. Ses comédies et tragédies, à les examiner de près, n'offrent guère d'originalité. Privé d'imagination, comme beaucoup d'écrivains de son temps, Quinault emprunte sans cesse à autrui, plagie sans scrupule, se soucie médiocrement des données historiques, pratique trop souvent le romanesque, mais il excelle à traiter les problèmes d'amour, à nuancer la métaphysique galante des ruelles. Il construit habilement ses intrigues et communique à ses dialogues naturel et gaieté.

Sauf un (*Alceste*, où Euripide exploité est outrageusement travesti), ses livrets sont inspirés par la mythologie ou le roman de chevalerie. On eut peut-être le tort de les considérer comme des œuvres littéraires et de les juger comme telles. En réalité, malgré leur intérêt véritable, leur équilibre, l'élégance de leurs vers, ils participent, avec la musique et le décor, d'une œuvre d'art très particulière et qu'il serait bon, pour la bien apprécier,

d'entendre dans son ensemble. Disjoints d'elle, ils gardent assurément leur agrément, mais ils perdent de ce charme sensuel qui fit contre eux fulminer l'Eglise et les moralistes. Ils représentent un moment magnifique de notre théâtre. Ils ont, à ce titre, une valeur historique.

L'œuvre de Désaugiers, comme celle de Quinault (la chanson plutôt que le théâtre), offre également, pour sa matière historique plus spéciale, son reflet constant des mœurs, un attrait incontestable. On ne saurait comparer l'une à l'autre, pas plus qu'on ne saurait comparer les deux hommes.

Leurs biographes se gardent bien d'ailleurs d'employer le même ton pour révéler leur psychologie et analyser leurs travaux. Tandis que M. Etienne Gros prend le mode sérieux et même sévère pour nous entretenir de son héros à perruque et vante à mots choisis sa gentillesse, M. P.-L. Flers nous présente d'une plume pleine d'humour, de fantaisie, de gaillardise, son **Bon Désaugiers** qui ressemble, les cheveux en désordre, les yeux et la bouche épanouis de rire, dans sa belle cravate du temps de la Restauration, à ces épicuriens d'autrefois dont l'Eglise ne parvint jamais à éteindre la race.

Désaugiers naquit en Provence et eut pour toujours l'âme pleine de soleil. Il vécut sa petite enfance bercé par la musique dont son père, compositeur de quelque talent, emplissait la maison familiale. Transplanté tout jeune à Paris, il y fit quelques études et, s'il ne fut point abbé, c'est parce qu'au séminaire où on l'avait placé, il eut l'heureuse pensée, oubliant la prière, d'écrire une comédie.

La Révolution le surprit comme il sortait de l'adolescence. Il était fortement royaliste et, pour fuir un monde qui lui semblait pris de folie, il suivit en Haïti un sien beau-frère qui lui promettait les délices de l'Eden dans ce pays enchanté. Il y débarqua en pleine révolte des nègres, fut pris les armes à la main, près d'être torturé, se sauva, échoua, après maintes tribulations, à Philadelphie où, durant trois ans, il fit profession d'enseigner la musique.

Revenu en France, il végéta longtemps, tantôt tenant le clavecin dans quelques bastringues parisiens et tantôt dirigeant de minables orchestres. Ni la misère ni les épreuves n'avaient entamé sa gaieté, une gaieté intarissable, ni étouffé sa muse chan-

sonnière. C'est au théâtre qu'il devait tout d'abord triompher, disposant d'une furieuse imagination et transposant dans ses œuvres légères (comédies, vaudevilles, opéras bouffes, parodies) un esprit endiablé, jamais à court de ressources.

Comme Quinault, Désaugiers s'efforça, dès qu'il eut atteint réputation, de gagner la bienveillance des souverains par des louanges où il témoignait quelque adresse. Louis XVIII surtout répondit à ses vœux. Le « Roi-fauteuil » paya ses hyperboles du privilège du Vaudeville et de la croix d'honneur.

Car Désaugiers, auteur bientôt partout fêté, plus fécond que son ami Scribe, fut directeur de théâtre. Il administra d'ailleurs assez médiocrement la scène dont le sort lui était confié. Par contre, il sut admirablement administrer ses propres affaires. Nul mieux que lui ne connaissait le goût public et ne savait y sacrifier. Bien rares étaient ses échecs sur le théâtre où il nous dota du fameux M. Vautour, type de propriétaire intraitable, et du non moins fameux M. Dumollet.

Entre temps, maître de la chanson, dirigeant le Caveau d'où sortirent tant d'ariettes plaisantes, il écrivait, d'une plume agile, pleine de bonhomie et d'enjouement, d'innombrables couplets, rapidement populaires et que toute la France fredonnait.

Il n'y avait pas d'homme plus généreux, plus accueillant, plus sensible à l'amitié. Il n'y avait pas, non plus, sous son enveloppe de « biberon » gourmand au ventre arrondi, d'observateur plus sagace. Si l'on peut, sans en rien regretter, abandonner son théâtre, fait pour donner à des oisifs quelques heures de gaieté, on doit envisager avec sympathie sa chanson, car elle nous conserve mille croquis de la ville et du peuple, mille types, mille détails de mœurs du temps de l'Empire et de la Restauration.

Sentimentale ingénue, bachique, la chanson de Désaugiers est allègre, vive, plaisante, traitée par un écrivain habile à manier la rime. Elle se défend de la satire où se complait celle de Béranger. Elle raille sans méchanceté. Elle est malicieuse, un tantinet grivoise, sans offenser jamais la morale. Elle proclame une doctrine du bien vivre et du bien rire. Elle exalte l'optimisme.

MÉMENTO. — Dans la *Chronique médicale* du 1^{er} octobre 1927, dirigée par M. le Dr Cabanès, un très curieux article de M. le Dr A. Ozanne sur *Christophe Ozanne, médecin empirique*. — Dans la *Revue*

des Bibliothèques, avril-juin 1927, excellente étude de M. C. Pitollet, sur *Libri*, le fameux voleur de livres. — Juillet-Septembre 1927, de M. H. E. Smith : *La Fortune d'une œuvre de jeunesse de Stendhal* (*Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, traduites en anglais et publiées, en 1820 et 1839, à Providence et à Philadelphie).

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Gabriel Mourey : *Daphnis*, « Librairie de France ». — Maurice Chevrier : *Stances à la Légion Etrangère, suivies d'autres poèmes*, Bernouard. — André Dumas : *A-Propos*, « éditions de la Revue des Poètes ». — Henry Dérieux : *L'Élégie aux saisons, suivie des Heures égales*, Marcelle Lesage. — Ernest Raynaud : *Six Eglogues de T. Calpurnius*, Garnier. — Jean Catel : *Faux sens*, Montpellier, « l'Ane d'Or ». — P. d'Aniell : *Solange ou Introduction à la vie conjugale*, « le Cabinet du Livre ». — Fernand Bretonnière : *Le Carquois d'argent*, « édition du Bon Plaisir ».

Daphnis est, en un acte, un poème dramatique. Avec ses personnages mythiques, ses chœurs de nymphes, son décor marin, il représente un aspect de l'éternelle lutte d'amour entre la possession paisible et l'attirance illusoire. Le berger Daphnis succombe, victime, mais il a accompli son beau rêve. Cette fable est menée avec adresse par l'art de M. Gabriel Mourey, et les scènes s'enchaînent à souhait. De Naïs délaissée, vindicative, attendrie et repentante, d'Eunéika fatale et futile, de Daphnis exalté, les caractères s'opposent et se confrontent, et le Vieux Pâtre résume en sa sagesse la pensée et la pitié fervente du poète.

Le poème est d'entre les mieux venus de M. Gabriel Mourey, bien qu'il s'y complaise, comme presque toujours, à des ruptures du rythme, à de sèches, brusques notations de sentiment, volontairement, comme par crainte que le lyrisme trop abondant ou maniéré se perde en une vaine emphase. Chaque écrivain sur ce point prend son parti ; entre les deux maux, j'accepte mieux qu'un vers à mon gré prosaïque, un vers un peu gonflé d'emphase et qui n'ait pas besoin pour chanter d'être mis en musique.

Je ne crois pas que M. Maurice Chevrier ait précédemment publié de recueil de vers. On s'est accoutumé à sa signature dans telle revue accueillante aux poètes néo-classiques ou de la lignée de Moréas. Je ne sais pourquoi à le lire j'évoque un visage familier, silencieux ou rieur, entre ceux dont s'entourait volontiers le grand poète disparu, mais le nom dont on le nommait